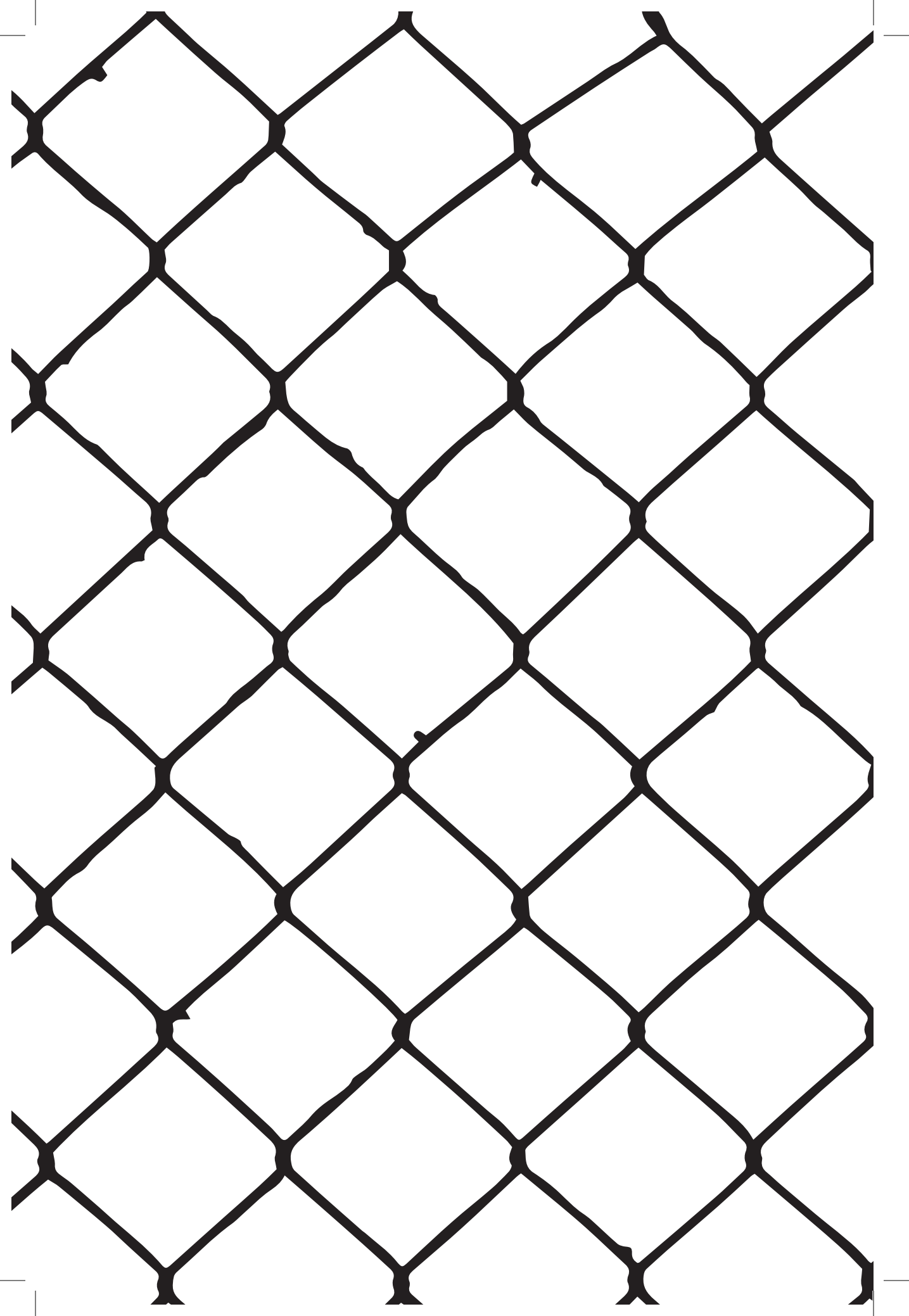


**44 / LA PREMIÈRE CHOSE QUE JE PEUX VOUS DIRE
C'EST QU'IL Y A DEUX SOLUTIONS POUR FAIRE PASSER
UN CHAMEAU DANS LE CHAS D'UNE AIGUILLE : SOIT ON
AGRANDIT LE TROU, SOIT ON RAPETISSE LE CHAMEAU.**

Mika Biermann





MIEUX ICI QU'EN FACE

Mika Biermann

Votre honneur, il y a des années de cela, j'ai reconnu mon affinité avec tous les êtres vivants, et je me suis convaincu que je n'étais pas meilleur d'un iota que le plus misérable sur Terre. Je l'ai dit alors, et je le dis maintenant, que tant qu'il y aura une classe inférieure, j'en serai, et tant qu'il y aura un élément criminel, j'en serai, et tant qu'il y aura un être en prison, je ne serai pas libre.

Eugene Debs lors de la sentence devant le tribunal de l'Ohio

Mon neveu mange sa soupe de légumes, du bout des dents. Ce sont des légumes. Il mange. Il suspend sa cuillère (où nage un morceau de navet dans un peu de bouillon) entre assiette et bouche, et, en me regardant avec la tendresse et l'assurance de ses quatorze ans, dit : « Le SCP 007 est très intéressant. C'est un homme de type caucasien. Il est confiné dans une cellule de dix mètres carrés. À la place de son ventre flotte une planète en tout point semblable à notre terre. La communication avec les minuscules habitants n'est pas encore établie. » Il m'a déjà expliqué ce que sont les SCP. Il m'a montré le site de la *fondation (Sécuriser. Contenir. Protéger.)* sur le net. Quelque part dans un endroit tenu secret, existe un immense bunker souterrain pour y enfermer toute chose ou tout être qui dépasse l'entendement humain. On y a enfermé une clef consciente qui peut ouvrir n'importe quelle serrure ; un homme immortel quoique muet assis éternellement dans un fauteuil ; Dieu, qui peut traverser les murs et reste dans sa cellule de son plein gré ; un escalier sans fin ou habite un visage sans traits, et des milliers d'autres prisonniers aux pouvoirs et manifestations les plus divers. Ce n'est pas un monde tendre : des prisonniers

de droit commun servent de cobayes pour évaluer la dangerosité des SCP. Les méthodes de confinement, et les interactions entre gardiens et cobayes, sont tellement complexes qu'un néophyte perd rapidement le fil. Pas mon neveu. Il les connaît tous par numéro et par cœur, il peut disserter des heures sur la gigantesque prison enterrée et ses occupants étranges. Rien à voir avec son cabanon familial en bord de mer, entouré de collines, où fleurit le thym et pousse le pin parasol. Cramponné à sa cuillère suspendue, le petit bonhomme m'explique que son SCP préféré est une poupée nue qui rend fou furieux tous ceux qui la touchent.

La prison est comme le bordel ou le monastère : on sait que de tels endroits existent, mais on n'y va jamais. Ce sont les autres qui y vont. On a une idée de ce que s'y passe ; on s'en fout qu'elle soit juste. Ce sont des lieux de fiction. Des plateaux de tournage. Des planches de théâtre. De la littérature. Il paraît que... Et d'abord, qu'est-ce qu'on s'en fout, n'étant ni criminel, ni lubrique, ni religieux ? Ni détenu, ni client, ni moine ? Ce qui se passe dans une prison, un bordel, un monastère, ça ne nous concerne pas.

Je n'en sais rien, de la prison. Apparemment on compose avec cette institution depuis toujours. Geôle : je vois des chrétiens réciter une prière en attendant la lumière, les lions, le sable. Bagne : le beau et blond Steve McQueen y construit un radeau. Cachot : le marquis de Sade écrit des cochonneries en mangeant des poires cuites pour un meilleur transit intestinal. Pénitencier : Paul Newman avale son cinquantième œuf dur et gagne son pari. Trou : film homonyme en noir et blanc de Jacques Becker. Camp : des Juifs squelettiques sont couchés sur des lits superposés dans leur baraque. Centrale : Johnny Cash soulève un verre d'eau croupie et harangue la foule. Prison : les frères Dalton cassent du caillou, surveillés par Rantanplan, le chien débile. À bien réfléchir, j'en ai vu pas mal, des prisons imaginaires. *Prison Break*, ça me connaît.

Je suis assis dans un minuscule bureau. Derrière la gardienne en uniforme qui ressemble à ma mère est accrochée une carte de France. Les prisons, centrales, maisons d'arrêt, centres de détention, pour hommes, pour femmes, pour mineurs y figurent sous forme de petites maisons de couleurs différentes. Parfois ils se chevauchent. 187 en tout. Je croyais qu'on en avait construit une bonne dizaine, pour y enfermer quelques milliers de méchants et autres malintentionnés. Il y avait 69 430

détenus au premier mai 2017, pour 67 millions d'habitants : chaque millième Français est en taule. Est-ce beaucoup ? Aux États-Unis selon mes calculs, c'est chaque cent-cinquantième Américain qui y croupit. Est-ce possible ? Je n'ai jamais été très fort en maths.

Encore des chiffres : selon les dernières statistiques, un détenu en France coûte environ 100 euros par jour à la société. Le prix d'un bon hôtel avec vue sur la mer. Club Med pour violeurs d'enfant. Stage de perfectionnement pour trafiquants de drogue. Salle de musculation pour frapper plus fort, plus tard. On s'amuse entre copains en attendant sa vengeance. Foot, clope, télé. À la prison de Draguignan j'ai vu un potager. Deux terrains de foot. Une vingtaine de ballons coincés dans les barbelés. Un nouveau tapis a été commandé pour la table de billard ; j'ai d'ailleurs pris une raclée ; normal, ils s'entraînent du matin au soir. À la bibliothèque on peut emprunter *La Recherche* de Proust, *La Disparition* de Perec et un livre richement illustré sur l'Impressionnisme.

Demain, je braque une petite banque pour me faire prendre.

Il y a cinq portes à franchir entre le parking et la petite cour centrale, trois de plus pour accéder aux cellules. De lourdes portes pleines, en métal. Des portes en grillage au milieu

des grillages. On sonne, un bip retentit. On poireaute. Une main invisible relâche le goujon. Qui est l'invisible personne qui appuie sur le bouton magique un million de fois par jour ? On aimerait la connaître, savoir ce qu'elle fait le soir, ce qu'elle pense du réchauffement de la planète, si elle aime plutôt les chats ou plutôt les chiens... La serrure cède. Gardiens, détenus, ouvriers, familles entament un ballet compliqué de petites politesses, je vous tiens la porte, vous me tenez la porte, après vous, allez-y, bonjour, bonsoir, merci. On n'accompagne pas le battant lors de la fermeture. Il faut que ça claque. On se salue, on se serre la main. Rien ne ressemble plus à une prison qu'un poing fermé, dit le dicton.

Du fil barbelé a été déroulé sur toutes les crêtes. Serpentina argentée d'un lendemain de carnaval violent. Ce n'est pas du fil rouillé aux barbelés piquants, imitant le rameau du roncier, pour retenir les bœufs dans leur prairie verte, mais du fil concertina aux barbelés coupants, en acier galvanisé, fait pour nous les hommes. Dans un très beau film documentaire sur le sujet (*La corde du diable* de Sophie Bruneau, 2014), un fabricant appliqué explique les blessures infligées par les lames et conclut qu'il suffit de suivre la trace du sang de la personne qui aurait quand même réussi à franchir l'obstacle. On la trouve en général morte quelques centaines de

mètres plus loin. « Très souvent sous un arbre », rajoute le brave homme, perplexe.

Je fume dans la cour centrale. Un gardien fonce sur moi et demande la raison de ma présence oisive. Je sors mon badge. « Mettez-le autour du cou. Je ne peux pas savoir que vous êtes visiteur ! » Il a raison. Il n'y a aucun moyen de reconnaître un délinquant à sa tête. Ni un gardien. Ni le directeur. Dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, pendant la sortie en bateau, Nicholson présente les fous filmés en gros plan, comme des psychiatres, et on y croit. Peut-on en déduire qu'on est tous semblables, différenciés par l'accès aux soins dentaires, la culture de la douche quotidienne, et les divers déguisements que la société nous offre et impose ? Bien sûr que oui.

Il pleut depuis trois jours. Il pleut toute la journée et aussi la nuit. Je me réveille à trois heures du matin. De la fenêtre du bâtiment des apprentis-gardiens je vois la prison entourée de trombes d'eau. Le bain baigne. Les projecteurs figent les gouttes arrachées à l'obscurité. Le no man's land entre mur et pinède n'est que boue et rigoles. Les rats ont quitté le bateau. Des nuages orange déversent leur déluge. L'asphalte du parking brille. Les arbres sanglotent. Le ciel gémit. Le vent rode et remue. Une tempête similaire avait inondé l'ancien

établissement pénitentiaire le 15 juin 2010. On l'avait construit n'importe comment, pour 350 détenus, dans un terrain en creux. L'eau était arrivée à 1,50 m du sol. Il a été démoli en 2014. Devant ma fenêtre, les 800 détenus de la toute nouvelle maison d'arrêt sont en sécurité. Les furies peuvent se déchaîner, la pluie s'abattre, ils seront au sec. Je me demande s'ils apprécient.

Sous certains aspects, la vie en prison m'a fait l'impression d'un voyage dans la deuxième moitié du 18^e siècle. Il y a ceux qui ont du pouvoir et ceux qui n'en ont pas. On ne voit que rarement le roi, sinon jamais. La cigarette ne nuit pas encore à la santé. Le monde n'est pas vaste, les impôts sont injustes, l'administration est lourde, la science prétend avoir des solutions, les maux de dents sont terribles, la justice n'est pas aveugle, la religion sent le souffre, la photo n'existe pas, pour communiquer il faut écrire, pour s'instruire il faut lire, la parole est d'or (ou de plomb), ceux du bas mangent plutôt mal, on ne choisit ni son rang ni sa caste. La révolution gronde, la peur est grande, on continue comme si de rien n'était. Dans les alcôves, casernes et étables, tous les phantasmes sont permis, tandis qu'on se salue dans la rue avec déférence. L'homme est encyclopédique, faute de mieux et sans faire exprès.

On peut mettre tout le monde en prison : l'immigrant syrien qui ne parle pas français ; le

Nord-Africain dealer de shit, consommateur de sa propre marchandise ; l'alcoolique imprudent qui conduit sans permis pour ne pas perdre son gagne-pain ; l'adolescent instable ayant levé la main sur sa copine un soir de Noël ; le vieillard vicelard qui fait des chèques sans provision et se prend pour De Gaulle ; le braqueur professionnel qui n'en veut à personne en particulier ; le gros qui a touché sa fille et le maigre qui a touché le fond ; le barbu anarchiste et le barbu intégriste ; le juste et l'injuste ; le bourreau et la victime ; le goinfre et l'ascète ; le binoclard et l'aveugle ; le méchant et le brave ; le frère et l'oncle ; le jeune et le vieux ; l'homme et la femme, et quelques mineurs. Tous y ont droit, et l'ignorance n'empêche pas la punition. La prison est à part, mais pas dans un autre monde.

Il y a des directeurs d'établissement capables et des directeurs d'établissement dépassés. Il y a des secrétaires charmantes et des secrétaires renfrognées. Il y a des tueurs de grands-mères sympathiques, et de tueurs de grands-mères exécrables. Il y a des gardiens humains et attentifs, et des gardiens rustres et froids. Il y a des dealers innocents et des dealers coupables. Il y a des alcooliques au volant et des abstinents derrière les barreaux. Il y a des écrivains fatigués et d'autres vifs comme l'éclair. *De todos ha de haber en el mundo*, dit Don Quichotte au chapitre VI : «Il faut tout un chacun pour faire un monde». Celui de la prison en l'occurrence.

Le rôle de l'écrivain en prison ? Le même que celui du savon dans un établissement de bains. Ça fait mousser. Homère à la barbe crépue, une couronne d'hexamètres dans les boucles, armé d'une plume d'oie, auréolé de l'aurore rose des mots frais, son char d'or et d'encre tiré par les taureaux luisants de culture, accompagné de muses aux tétons de fraise et aux ailes parfumées de poésie, débarque dans ce lieu de perdition où l'on enferme des trolls au visage sale et aux cheveux hirsutes qui volent et qui tuent parce qu'ils ne savent ni lire ni écrire, pour verser le lait chaud (en hiver) ou froid (en été) de la littérature bienfaisante sur leurs têtes baissées et leur mains levées en une prière de gratitude. Si ce n'est pas ça, je ne vois pas l'intérêt. Aussi bien y envoyer des instits (il y en a, et qui font un travail formidable), des psys (trente pour cent de la population carcérale a mal à la tête), des visiteurs professionnels (parler au parloir avec un inconnu est parfois mieux qu'écouter sa mère jacasser), des jardiniers (le navet pousse aussi bien des deux côtés du mur), des avocats (personne n'est en-dessous de la loi), des conseillers de Pôle emploi (travailler c'est trop dur, et voler c'est pas beau), des curés (qui peuvent être des imams, des rabbins ou des bonzes selon la demande), des cuisiniers (le pain, ce sont les détenus qui le font), des gardiens (une prison sans gardiens est comme une piscine sans bords), des prisonniers (une prison sans

prisonniers est comme une piscine sans eau). Les fonctionnaires qui travaillent en prison ne l'ont ni conçue, ni voulue. Ni les gens qui y sont incarcérés. Ni moi, d'ailleurs. À se demander qui est derrière tout ça.

Le jeune Syrien à la longue face timide est au tableau noir depuis une demi-heure. Les autres taulards s'impatientent gentiment. Il est censé dessiner un moment important de sa vie, car il ne sait pas écrire en français. Il dessine donc l'immeuble à vingt étages où il est né, à Damas. Dans les fenêtres de chaque appartement il fait apparaître les têtes des familles. Il murmure les noms, et la langue entre les dents, orne chaque minuscule rond de deux yeux microscopiques. Il prend ça très au sérieux, il n'en finit plus. L'institutrice, les collègues, lui, moi, nous avons tous les larmes aux yeux.

Ils sont tous gauchers dans l'atelier d'écriture. J'ai pensé à tout ; j'ai acheté des ball-pen japonais waterproof et fade-proof, pour ces incarcérés qui n'ont qu'un bout de crayon cassé à se mettre sous la dent, qui gravent des lignes au clou rouillé dans les murs de leur cellule, une pour chaque jour passé, qui se tatouent *Mort aux vaches* sur le poignet avec un mauvais BIC. Et voilà que l'outil sophistiqué, d'où peuvent s'écouler enfin dithyrambes, épopées, confessions, mémoires, hymnes à la vie et autres recherches du temps trop long, poussé

contre la feuille, se gorge de fibres et refuse de servir. On est obligé de sortir les crayons les plus ordinaires, qu'on lèche pour écrire comme dans un mauvais film.

Un vieux routard des établissements pénitenciers raconte que sa prison préférée était les anciennes Baumettes — aujourd'hui fermées pour insalubrité —, parce qu'il y avait « une ambiance ». Je cherche à savoir en quoi consiste une *ambiance* dans une prison. Il réfléchit mûrement à la question et répond : « Les murs avaient des taches ».

Dans l'établissement flambant neuf de Draguignan, un adepte de feng shui ferait rapidement une dépression nerveuse. Ni fleurs ni affiches. Ni vases ni tableaux. Ni tapisserie ni moucharabieh. C'est propre, c'est nu, c'est vide. C'est hygiénique et praticable. Les seuls éléments colorés sont les gens qui s'y trouvent, prisonniers, matons, intervenants : des acteurs qui doivent jouer une pièce sur une scène sans décor, sans accessoires, sans rideau, sans texte ; une pièce contemporaine et problématique. Ce n'est pas du théâtre de boulevard, ni une improvisation de gosses qui jouent aux gendarmes et voleurs sur un terrain vague. On s'y ennuie beaucoup, du coup.

Assis autour d'une table à la bibliothèque centrale, nous écrivons notre autoportrait. On a déjà lu celui de Blaise Cendrars. Tout le monde

s'applique. Chacun lit son texte aux autres. On se livre, ou pas. On rigole, on médite. Voici le mien :

Je suis pâle. Le soleil me brûle facilement la peau. Car je suis né en Allemagne. Où il pleut tout le temps.

Je suis vieux, aussi. Pour lire, pour écrire, il me faut des lunettes. Mais de ça, on s'en fout.

J'ai oublié de préciser : je suis un homme.

Ma montre est en plastique. L'or, ça m'emmerde.

Mes chaussures sont de bonnes chaussures pour la marche. Pourtant, je ne marche jamais.

Je déteste le sport. J'aime écrire et dormir.

Il y a des gens qui me prennent pour un grand feignant. Ils n'ont pas compris que même allongé sur un divan, je travaille. Je pense à un roman.

Je fume. Ça m'aide à écrire. C'est dans le brouillard que je trouve le mieux mon chemin.

Je bois avec les amis, au bar. Pas en écrivant.

Pour écrire, il me faut la tête claire. La tête haute. La tête libre.

J'ai toujours un stylo sur moi. Mais je m'en sers très rarement. Je préfère écrire à l'ordinateur.

J'ai oublié de dire que j'ai un gros nez. Je n'y peux rien. C'est héréditaire.

J'ai tout ce qu'il me faut.

Pas de voiture.

Pas d'enfant.

Peu d'argent.

Un stylo.

Une idée.

Que je ne vais pas dire.

Pas aujourd'hui.

Je vais l'écrire demain.

« Mieux vaut élever des chiens de combat, au moins ça rapporte », commente mon voisin.

Dans mon prochain livre, je parlerai de mon expérience à la prison de Draguignan. Je me rends compte que j'invente trop de choses dans mes romans : une expédition en Antarctique où je n'ai jamais mis les pieds. L'histoire d'un roi étrusque il y a 2 300 ans. Une maquette habitée d'homuncules, trouvée dans une cave. Un western dans un village où le temps s'est figé. Fini, tout ça ; je veux coller désormais à la réalité des gens, de la société. J'en ai marre d'être un snob. Je veux qu'on m'aime.

La bonne blague...

Dernier jour en prison. Je fais un tour à la bibliothèque du bâtiment QH2. La bande de vieux est là, autour de l'étroite table, en train de feuilleter des dictionnaires. Qu'est-ce qu'ils ont pu faire, pour se trouver en taule ? Je préfère ne pas savoir. On se serre la pince ; ils sont contents que je puisse enfin sortir. « Si tu reviens, tu sais où nous trouver. » Qu'est-ce que j'ai pu faire pour me trouver là ? Ils n'ont pas très bien compris. « T'es payé, au moins ? — Oui. » Ils sont contents que je sois payé. Je pars, ayant curieusement mauvaise conscience. Je traîne un peu dans la cour centrale.

Un grabataire que je n'ai jamais vu avant m'assure qu'il est le petit-fils de Napoléon. Je n'arrive plus à m'en défaire. Je croise X qui a des nouvelles de son chien. Sa femme ne veut plus s'en occuper. On s'embrasse, on dit qu'on se croiera un jour dehors. Je sors de détention ; les gardiens ont l'air fatigué, les détenus hurlent des choses par les fenêtres qui ne me concernent pas. Au bureau, tout le monde est déjà parti. Fin de journée. Je monte dans ma voiture, je tourne le dos à la prison dans son écrin de pins, je chante n'importe quoi au volant.



**En résidence avec La Marelle
et l'Agence régionale du Livre Provence-Alpes-Côte d'Azur
entre octobre et décembre 2018
à la maison d'arrêt de Draguignan,
dans le cadre du dispositif « Un auteur en prison ».**

L'Agence régionale du Livre Paca et La Marelle remercient
Les personnes détenues qui nous ont fait confiance,
Les services d'insertion et de probation qui accompagnent et valorisent le projet auprès des détenus,
Les personnels des établissements pénitentiaires,
Julien Trouillioud et Aurélie Bauchet,
Les auteurs pour leur délicate implication,
Les institutions qui oeuvrent pour l'écriture, le livre et la lecture, les actions
éducatives et culturelles, et qui soutiennent le projet.

Image de couverture : Bang © Mika Biermann

Biographie

Mika Biermann est né en 1959 à Bielefeld (RFA). Il obtient le diplôme « Meisterschüler » en 1986 à l'École des Beaux-Arts de Berlin.

Après sa formation d'artiste-peintre, il abandonne la peinture de grand format au début des années 90 pour se concentrer sur le dessin et sur l'écriture, qui est devenu son occupation principale. Il poursuit néanmoins une activité d'artiste-plasticien dans des résidences internationales.

Il vit depuis 1986 à Marseille. De 2007 à 2009, il a été responsable de la galerie La Tangente à Marseille. Depuis juin 2008, il est conférencier/guide aux Musées de Marseille et à l'Office de Tourisme en tant que vacataire.

Publications et travaux (sélection)

Ville propre (La Tangente, 2007)

Un Blanc (Anacharsis, 2013, rééd. poche 2019)

Palais à volonté (P.O.L, 2014)

Booming (Anacharsis, 2015)

Mikki et le village miniature (P.O.L, 2015)

Roi (Anacharsis, 2016)

Sangs (P.O.L, 2017)

Dans le cadre de sa mission de développement de la lecture en milieu carcéral, l'Agence régionale du Livre Provence-Alpes-Côte d'Azur a proposé à La Marelle de l'accompagner dans un projet expérimental de résidence artistique. Cette première expérimentation s'est achevée en début d'année 2019. Le dispositif de cette résidence est singulier et inédit : les écrivains ne logent pas dans l'établissement proprement dit, mais dans une "chambre de garde" à proximité.

Le programme de la résidence est construit avec chaque auteur et chaque service d'insertion et de probation (SPIP) en fonction des envies, des possibilités et des attentes du public. Les écrivains Mika Biermann et Didier da Silva se sont prêtés au jeu, parfois inconfortable, de cette résidence atypique dans les établissements pénitentiaires de Draguignan et de Tarascon, et le Centre des peines aménagées de Luynes.

C'est le livre *Mikki et le village miniature* qui nous a conduits à proposer à Mika Biermann de « tester » ce dispositif de résidence d'auteur en prison. Bien sûr pour ce qu'il y avait de transposable au milieu carcéral de ce personnage démiurge penché sur un monde clos. Mais aussi pour le regard décalé et décapant qui caractérisent Mika Biermann, son humour et son sens de la dérision. Des qualités bien utiles pour trouver sa place, trouver comment occuper le temps, trouver l'attitude juste. Nous remercions Mika Biermann pour sa générosité et sa souplesse !

La résidence de Mika Biermann à Draguignan a commencé par une tempête diluvienne, signe annonciateur des bouleversements qui l'auront traversé dans cette expérience.

La Marelle est très heureuse d'avoir accompagné cette expérience inédite de résidence d'auteur en prison. Ce dispositif de résidence permet la présence particulière de l'auteur dans l'espace de la prison, et l'immersion pour l'auteur dans un monde auquel peu ont accès. L'équilibre entre ce que l'on donne et ce que l'on reçoit apparaît bien comme la condition de la véritable rencontre.

Claire Castan, pour l'Agence régionale du Livre
Provence-Alpes-Côte d'Azur
et Fanny Pomarède, pour La Marelle
juillet 2019

Envois courrier et abonnements sur simple demande auprès de La Marelle

2 EUROS - ISSN 2274-3154

44 / LA PREMIÈRE CHOSE QUE JE PEUX VOUS DIRE...

Directrice de publication : Claude de Peretti

Rédacteur en chef : Pascal Jourdana

Rédaction & correction : Fanny Pomarède

Création graphique : www.atelierpacalo.com & A.SOZ

Contact : 04 91 05 84 72 ou contact@la-marelle.org

L'association La Marelle bénéficie, pour son programme de résidences d'auteurs, de l'aide de la Ville de Marseille, de la Région Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur, du Conseil Départemental des Bouches-du-Rhône, du Conseil Départemental du Vaucluse, de la Direction Régionale des Affaires Culturelles de PACA, la Fondation Michalski et de la Sofia action culturelle.

Achévé d'imprimer à Marseille en juillet 2019

Dépôt légal : juillet 2019